de déprécier Horace Walpole, parce qu'il était noble et homme du monde ; mais pour ne rien dire de ses lettres incomparables et du *Château d'Otrante*, il est l'*ultimus Romanorum*, l'auteur de *la Mère Mystérieuse*, tragédie du premier ordre, et non un drame d'amour larmoyant ; il est l'auteur du premier roman et de la dernière tragédie de notre langue, et digne, assurément, d'occuper une place plus élevée qu'aucun autre auteur de nos jours, quel qu'il soit [4].

En parlant du drame de *Marino Faliero*, j'ai oublié de dire que dans mon désir, qui malheureusement n'a pas été réalisé, de me préserver de l'irrégularité justement reprochée au théâtre anglais, j'ai été amené à représenter la conspiration comme déjà formée lorsque le doge y accède, tandis qu'en réalité ce fut lui qui la prépara avec Israël Bertuccio. Les autres caractères (excepté celui de la duchesse), les incidents et presque le temps de l'action, qui fut extraordinairement court, si l'on songe à la grandeur d'une pareille entreprise, tout est strictement historique, si ce n'est que toutes les réunions eurent lieu dans le palais ; mais je voulais montrer le doge au milieu de la troupe des conspirateurs, au lieu de l'encadrer dans un dialogue monotone, toujours avec les mêmes individus. Quant aux faits historiques, on peut consulter l'appendice.

MARINO FALIERO[5].

PERSONNAGES.

HOMMES.

MARINO FALIERO, doge de Venise.
BERTUCCIO FALIERO, neveu du doge.
LIONI, patricien et sénateur.
BENINTENDE, président du Conseil des Dix.
MICHEL STENO, l'un des trois capi des Quarante.
ISRAEL BERTUCCIO, commandant de l'arsenal, } Conspirateurs.
PHILIPPE CALENDARO, } Conspirateurs.
DAGOLINO, } Conspirateurs.
BERTRAM, } Conspirateurs.
SEIGNEUR DE LA NUIT (« signore di notte »), l'un des officiers de la république.
PREMIER CITOYEN.
DEUXIÈME CITOYEN.
TROISIÈME CITOYEN.
VINCENZO, } Officiers du palais ducal.
PIETRO, } Officiers du palais ducal.
BATTISTA, } Officiers du palais ducal.
LE SECRÉTAIRE DU CONSEIL DES DIX.
GARDES, CONSPIRATEURS, CITOYENS, LE CONSEIL DES DIX, LA JUNTE, etc., etc.

FEMMES.

ANGIOLINA, femme du doge.
MARIANNA, son amie.
SUIVANTES, etc.

La scène est à Venise, en l'année 1355.

ACTE PREMIER.

Une antichambre dans le palais ducal.

SCÈNE Ire.

PIETRO parle, en entrant, à BATTISTA.

PIET. Le messager n'est pas de retour ?

BATT. Pas encore ; j'ai envoyé plusieurs fois, d'après vos ordres ; mais la Seigneurie est encore au conseil, et dans de longs débats sur l'accusation de Sténo.

PIET. Oui, trop longs. — Ainsi, du moins, pense le doge.

BATT. Comment supporte-t-il ces moments d'attente ?

PIET. Avec une patience forcée. Assis devant la table ducale, couverte de tout l'appareil des affaires de l'État, péti-

tions, dépêches, jugements, actes, lettres de grâce, rapports, il semble absorbé dans ses fonctions ; mais à peine entend-il le bruit d'une porte qui s'ouvre, ou les pas d'une personne qui s'approche, ou le murmure d'une voix, il promène autour de lui un œil agité, il se lève de son siége, puis reste immobile, puis se rassied, et fixe ses regards sur quelque édit ; mais je remarque que depuis une heure il n'a pas tourné un feuillet.

BATT. On dit que son irritation est grande, — et on ne peut disconvenir que Sténo ne soit bien coupable de l'avoir aussi grossièrement outragé.

PIET. Oui, si c'était un homme pauvre et obscur. Sténo est patricien ; il est jeune, frivole, gai et fier.

BATT. Vous pensez donc qu'il ne sera pas jugé avec sévérité ?

PIET. Il suffirait qu'il fût jugé avec équité ; mais ce n'est pas à nous d'anticiper sur la sentence des Quarante. (*Entre Vincenzo.*)

BATT. Et la voici. — Vincenzo, quelle nouvelle ?

VINC. L'affaire est terminée, mais on ne connaît pas encore la sentence. J'ai vu le président sceller le parchemin qui portera au doge le jugement des Quarante, et je me hâte d'aller l'en instruire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

MARINO FALIERO, doge, et BERTUCCIO FALIERO, son neveu.

BERT. FAL. Il est impossible que justice ne vous soit pas rendue.

LE DOGE. Oui, comme me l'ont rendue les Avogadori[6], qui ont renvoyé ma plainte aux Quarante, afin que le coupable fût jugé par ses pairs, par son propre tribunal.

BERT. FAL. Ses pairs n'oseront pas le protéger : un pareil acte ferait rejaillir le mépris sur toute autorité.

LE DOGE. Ne connais-tu pas Venise ? ne connais-tu pas les Quarante ? Mais nous verrons bientôt.

BERT. FAL. (*A Vincenzo, qui entre*). Eh bien ! — quoi de nouveau ?

VINC. Je suis chargé d'annoncer à votre altesse que la cour a prononcé son arrêt, et qu'aussitôt que les formes légales seront accomplies, la sentence sera envoyée au doge. En même temps, les Quarante saluent le prince de la république, et le prient d'agréer l'hommage de leurs respects.

LE DOGE. Oui, — ils sont on ne peut plus respectueux et toujours humbles. La sentence est prononcée, dites-vous ?

VINC. Oui, altesse. Le président y apposait le sceau lorsque j'ai été appelé, afin que, sans perdre de temps, il en fût donné avis au chef de la république, ainsi qu'au plaignant, tous deux réunis dans la même personne.

BERT. FAL. D'après ce que vous avez vu, avez-vous pu deviner la nature de leur décision ?

VINC. Non, seigneur... Vous connaissez les habitudes de discrétion des tribunaux de Venise.

BERT. FAL. C'est vrai ; mais, pour un observateur intelligent et des yeux attentifs, il y a toujours moyen de deviner quelque chose... Ce sera un chuchotement, ou un murmure, ou un air de gravité plus ou moins grande répandu sur le tribunal. Les Quarante ne sont que des hommes, après tout, — des hommes estimables, sages, justes et circonspects, je l'accorde, — et discrets comme la tombe à laquelle ils condamnent le coupable ; mais, avec tout cela, dans leurs traits, dans ceux des plus jeunes du moins, un regard scrutateur, un regard comme le vôtre, par exemple, Vincenzo, aurait pu lire la sentence avant qu'elle fût prononcée.

VINC. Seigneur, j'ai sur-le-champ quitté la salle, sans avoir le temps de remarquer ce qui se passait, même extérieurement, parmi les juges. D'ailleurs, mon poste auprès de l'accusé, Michel Sténo, m'obligeait... —

LE DOGE (*brusquement*). Et quelle était sa contenance, à *lui* ? Dites-nous cela.

VINC. Calme, mais non abattu, il attendait avec résignation l'arrêt, quel qu'il pût être. — Mais voici qu'on l'apporte à votre altesse pour qu'elle en prenne lecture. (*Entre le secrétaire des Quarante.*)

LE SECRÉT. Le haut tribunal des Quarante envoie ses sa-